

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

L'hiver s'avancait, cet hiver de France souvent sans neige ni glace, mais d'un froid si pénétrant, si malsain, sous les pluies fines ou torrentielles, dans les brouillards humides et pestilentiels de la grande cité manufacturière.

Fanfan, les pieds presque nus, n'ayant que des guenilles pour se vêtir, patageait dans les chemins boueux de la campagne, ou dans les rues presque toujours mouillées de Lille, ville bâtie en partie sur les marais, et où les ouvriers font jaillir l'eau lorsqu'ils réparent les pavés, en creusant à peine à un demi-pied de profondeur.

Le nom latin de la riche cité nous rappelle la contraction de son nom (*Insula, l'Isle*) et nous fait comprendre sa situation géologique et cosmogonique, si nous osons comparer la partie au tout.

Naturellement, la santé de l'enfant, minée déjà par les privations auxquelles il était soumis par la vieille sorcière à qui on l'avait confié, se ressentit de ce climat insupportable. Il toussait, et sa toux ressemblait à celle du pauvre petit Claudinet, son prédécesseur.

Zéphyrine s'était engagée à ne pas le tuer : mais, évidemment, elle n'était pas responsable du fait des éléments. Elle se souciait fort peu que l'enfant souffrit ou ne souffrit pas : pourvu qu'elle vécût, qu'elle pût boire, le reste lui importait fort peu.

Elle n'avait point touché, jusqu'ici, à la somme qui lui avait été versée par le complice de Mariana. Cependant, Fanfan, de plus en plus souffrant, ne pouvait plus se rendre chaque jour à Lille : malgré les menaces, les coups parfois, elle ne pouvait le faire lever, la souffrance le faisait retomber sur son sale grabat.

Le vent sifflait lugubrement dans les arbres dénudés ; la pluie, mêlée de neige, rendait le temps d'un triste à faire pleurer. Les superbes cloches de Saint-Maurice, la plus grande église de Lille, église à cinq nefs ; celles de Saint-Etienne, au son si velouté, égrenaient plaintivement leurs coups profonds, lents, éloignés, auxquels répondaient, avec la même intonation douloureuse, mais comme de faibles échos, les cloches des autres églises : c'était la Toussaint, et les plaintes des bronzes annonçaient la fête des Morts, cette fête que ni la libre-pensée, ni le matérialisme, ni le socialisme, ni l'antique et tout satanique voltairianisme, vieilleries complètement usées mais qui fut si puissante, n'aboliront jamais en France !

Essayez donc, à Paris, de supprimer le culte des Morts, ou dans la vaillante marine militaire, d'abolir le Vendredi-Saint ! Autant vaudrait vouloir essayer d'arrêter la terre dans sa rotation éternelle, immuable.

Fanfan, de plus en plus affaibli et par son mal, et par le manque de soins, de nourriture substantielle, et surtout par le poison alcoolique que l'horrible Zéphyrine infiltrait chaque jour dans ses veines, Fanfan ne put se lever le matin de la Toussaint, quand la mégère escomptait déjà la grosse somme qu'il devait réaliser en se rendant au grand cimetière catholique, à St-Maurice-des-Champs, rue Faubourg de Roubaix.

Ce cimetière aux portes de la ville, dans le plus beau et le plus aristocratique des faubourgs, rappelait, par ses monuments, ses superbes allées si bien entretenues, le célèbre cimetière du Père Lachaise à Paris. Le concours de peuple, dès la première heure de l'après-midi de la Toussaint jusqu'à la dernière heure du soir du 2 novembre, jour des Morts, était immense.

En faveur des défunts, nul ne refuse l'aumône aux pauvres qui se placent près de l'entrée principale : Zéphyrine le savait, elle comptait sur cette disposition de la religieuse population de Lille, ville si bien nommée : la Rome du Nord.

Nous devons dire qu'elle éprouva un instant d'inquiétude lorsque Fanfan lui dit, d'une voix faible, ne pouvoir se lever, bien moins encore se rendre au faubourg St-Maurice, distant d'une lieue au moins de l'endroit où se trouvait la roulotte.

— C'est bien, dit-elle ; repose-toi un peu encore, après cela, nous verrons.

Et elle se mit à boire quelques petits verres, afin, sans doute, de trouver une inspiration.

Midi venait de sonner à la Grand'Place ; la garde montante était arrivée, tandis que les fidèles sortaient des différentes églises après la grand'messe, et que les retardataires se rendaient aux messes de midi à St-Maurice, à St-Etienne, à St-Sauveur, ou à la messe de midi et demi à Saint-Maurice.

Zéphyrine, prenant un parti, alla secouer Fanfan assoupi.

BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

—Lève-toi, tu as assez dormi, lui dit-elle. Tu dois te trouver beaucoup mieux. Tu vas t'habiller, et tu te rendras au cimetière de Saint-Maurice. Nous ne pouvons manquer cette occasion : autrement, nous n'aurions plus rien à manger demain.

—Je ne pourrais me lever, murmura le pauvre enfant.

—Quoi ? tu ne pourrais te lever, dis-tu ? Nous allons voir ça.

Et l'arrachant du grabat infect sur lequel il gisait, elle le mit debout, mais l'enfant vacilla, fléchit sur ses jambes, et s'abattit lourdement sur les planches.

Zéphyrine vit bien qu'il était à bout. Se rappelant les conseils infâmes de La Limace lorsqu'il s'agissait de Rose Fouilloux, elle prit Fanfan dans ses bras robustes ; l'amenant près de la caisse servant de table, de buffet, de commode et d'armoire, elle versa un grand verre d'eau-de-vie et, malgré ses résistances, le força de le boire.

Jamais elle ne lui en avait autant donné.

Après quelques instants, une réaction factice se produisit, le rose empourpra les joues blêmes de l'enfant, ses yeux devinrent plus brillants quoique plus fixes.

—Ah ! ha ! je savais bien que j'allais te guérir ! Tu es assez bien maintenant pour t'en aller. Tâche de rapporter beaucoup : plus tu rapportereras, plus tu pourras te reposer.

Inconscient presque, le pauvre enfant partit.

Sa recette fut grande : les belles dames, les messieurs si charitables de la ville, émus devant son visage si triste, d'une pâleur si touchante — car l'effet de l'eau de feu n'avait pas duré longtemps, — avaient été généreux.

L'enfant, vers quatre heures du soir, n'en pouvant plus, et craignant de s'évanouir s'il restait encore, reprit le chemin de Moulins-Lille.

Après avoir traversé toute la ville avec les plus grandes difficultés, il arriva devant la grande manufacture de M. M. L., Frères.

L'obscurité était descendue sur la terre ; un brouillard épais faisait que les becs de gaz apparaissaient comme des lucioles à travers un voile ; le bruit des voitures sur les pavés avait un son sourd, mat, comme si elles eussent craint de troubler le silence de cette veille des morts.

Au loin, des clochers, comme à travers des soupirs convulsifs, tombait le glas, sonné d'heure en heure et durant toute la nuit.

Epuisé, meurtri, la tête en feu et d'une lourdeur sans pareille, Fanfan vint s'asseoir sur un banc de pierre près de la porte-cochère de la fabrique.

Bientôt, la torpeur l'envahit ; la fièvre lui enleva toute notion de l'être : il roula près de la porte-cochère.

Il était sept heures du soir ; la nuit s'était faite plus noire, le brouillard plus intense.

La porte s'ouvrit ; une voiture de maître, un joli coupé, allait sortir. Dans la voiture se trouvait M. Adéodat L., l'un des deux propriétaires de la grande usine.

Au moment d'arriver sous la porte, le cheval donna des signes non équivoques de crainte : il renâclait fortement, essayait même de se cabrer.

—Qu'y a-t-il donc, Joseph ? dit M. Adéodat.

—Je ne sais, monsieur. Le cheval ne veut plus avancer, et il me semble voir comme un paquet noir dans le chemin.

A suivre